

quatre membres, parce qu'ils nous servent quelquefois à commettre de mauvaises actions ; ils nous enfermeraient entre les quatre murs d'une prison, de peur que nous nous servions mal de la faculté d'aller et de venir, et ils nous y mettraient au pain et à l'eau, pour nous enseigner une salutaire tempérance.

Eh bien ! qu'arrive-t-il ? c'est que toutes les fois qu'une gêne est apportée à la satisfaction d'un besoin ou d'un goût, de même qu'à l'exercice d'une faculté, c'est d'abord l'usage légitime, la satisfaction régulière et modérée qui en souffre, tandis que l'usage abusif, la consommation vicieuse et passionnée résiste ou échappe aux entraves. Cela se conçoit. Le vice et la passion ne s'arrêtent point aux obstacles, et ne calculent pas la dépense. Ils jetteront, sans y regarder, leur dernier écu sur un excès. Le tonneau de vin, dans l'état des choses, ressemble à un homme qui serait appelé à voyager avec une entrave aux pieds. Il voudrait bien pénétrer dans le pauvre ménage, pour y servir à la famille, mais il ne le peut pas ; alors, il se donne aux passions intempérantes, et, empêché d'entretenir la santé, il provoque la débauche.

M. A. Fould a fait un raisonnement qui tourne contre sa thèse. Il établit que, dans les départements du nord, où l'on ne récolte pas de vin, à Rouen, par exemple, cette denrée se vend à un prix excessif, même eu égard aux frais qui la grèvent, et dit-il, vous voyez bien que ce n'est pas l'impôt qui nuit à la consommation. Mais, cette conclusion est fautive. C'est précisément parce que la marchandise, surchargée et entravée, est au-dessus des moyens de la consommation usuelle, qu'elle n'est plus qu'une consommation de luxe, rare, parce qu'elle est chère, et chère, parce qu'elle est rare. Laissez-la arriver librement, débiter librement, affranchie des formes inquisitoriales, et alors l'équilibre s'établira, dans le prix de son débit, sur les points les plus divers. Comment M. Fould, de ce que la marchandise est à un prix trop élevé, peut-il en déduire que le goût la repousse ? Ce serait le contraire qui serait vrai. Si le goût populaire repoussait cette denrée, elle s'offrirait à vil prix, comme toute marchandise qui n'est pas demandée. Et cependant, elle est demandée, mais en petite quantité, parce que son prix est élevé ; et, son prix n'est élevé, que parce que son abord, sur le marché, est soumis à des conditions onéreuses.

Que demandons-nous donc ? Sommes-nous des factieux qui voulons affamer le gouvernement et soulever contre ses légitimes exigences les passions populaires ? Mais non ; nous proclamons qu'il faut que le gouvernement vive et fonctionne, parce que c'est là notre plus grand